

**Les Cahiers
Wahou!**

#4

Si tu laisses vivre l'étang, il disparaît

Floriane Pilon





Si tu laisses vivre l'étang, il disparaît

Floriane Pilon

Wahou!
saison culturelle | Grand Chambord

Si tu laisses vivre l'étang, il disparaît
Floriane Pilon
13 juillet — 22 septembre 2024



Direction régionale
des affaires culturelles



La nature ici forge notre culture

Avec ses étangs, ses mares, ses prairies de bords de rivière, la Sologne offre des paysages intimistes et attachants. Ici, beaucoup le confient : on aime la Sologne comme on aime la Loire ou comme on aime Chambord. Au plus fort de la chaleur de l'été, on apprécie la fraîcheur des sous-bois pour s'y ressourcer. Alors que les hommes s'interrogent sur leur avenir sur notre planète, la Sologne est là, immuable et rassurante... Juste à proximité du passage des touristes par centaines de milliers, elle sait garder ses secrets.

Les zones humides de Sologne comptent parmi les milieux qui recèlent la plus grande biodiversité. C'est ce qu'a pu vérifier l'Atlas de la biodiversité entrepris à l'échelle du Grand Chambord, en dressant un inventaire des espèces végétales et animales. Entre le printemps 2021 et l'automne 2023, dix experts, par leur inventaire et leur action de sensibilisation auprès des habitants, ont permis d'acquérir une connaissance scientifique essentielle à la mise en place de mesures de conservation des espèces.

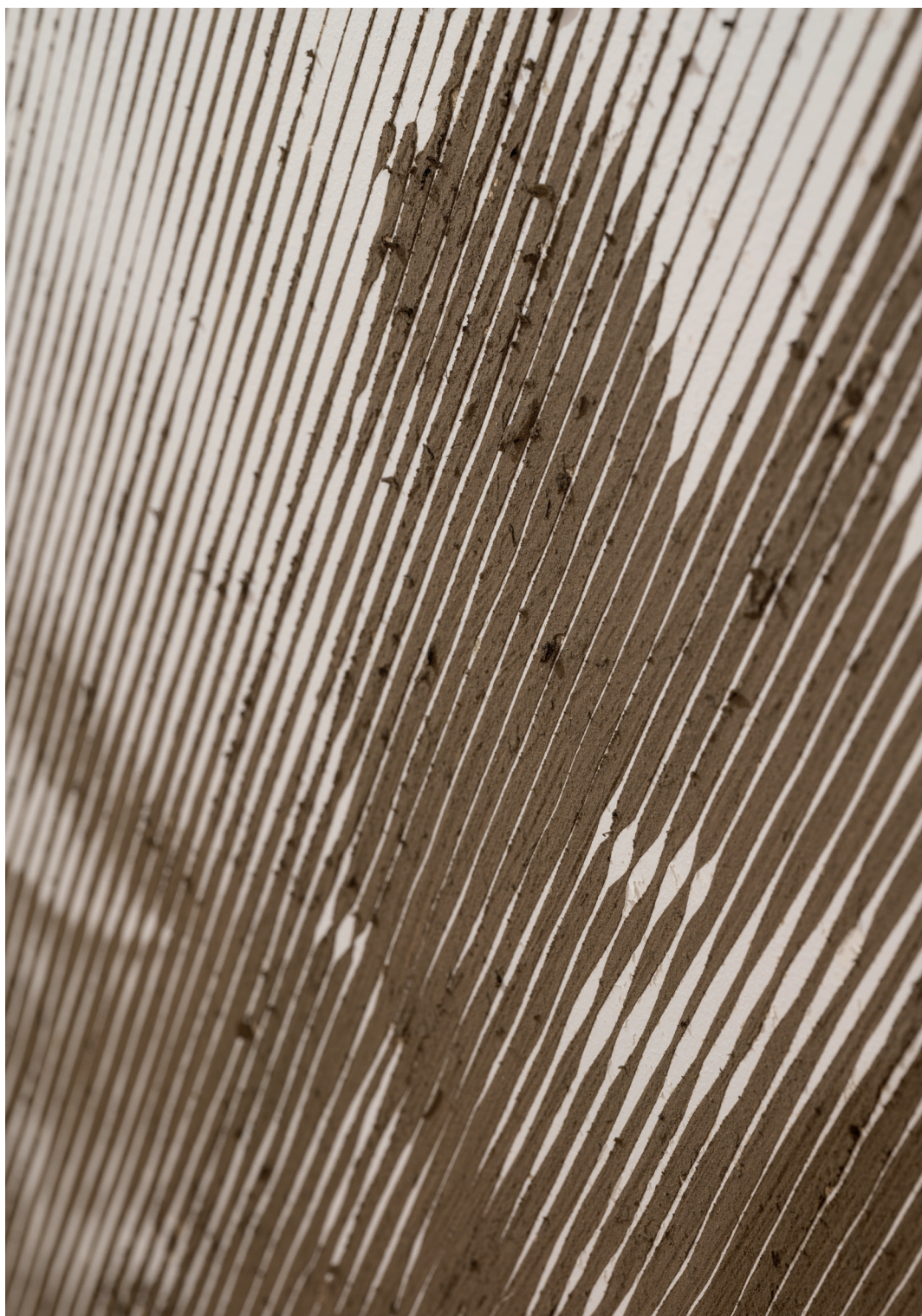
Mais comment rendre compte de l'émotion profonde procurée par ces lieux qui passent souvent inaperçus dans notre vie quotidienne ? Et comment mettre en lumière leur importance face aux enjeux climatiques ?

Éditorial de Gilles Clément, Président du Grand Chambord

C'est à relever ce double défi qu'a travaillé Floriane Pilon, artiste plasticienne en résidence en Grand CHambord en résidence ce printemps. Mobilisant experts naturalistes, gestionnaires d'espaces publics et privés ainsi que de nombreux habitants de nos villages de Sologne, elle a mis chacune et chacun à contribution pour concevoir et réaliser des œuvres qui sollicitent autant nos sens que notre raison.

Les participants ont mis leur sensibilité, leurs connaissances et leurs compétences au service du projet. Membres du club photo de Huisseau-sur-Cosson, adolescents et jeunes adultes étudiant à Crouy-sur-Cosson, teinturières amateurs, céramiste professionnelle et habitants de ce territoire, chacun à quelque chose à partager à propos de son rapport à l'eau et aux milieux naturels où elle est présente.

Comme nous le démontre Floriane Pilon, la nature ici forge notre culture. Nature et culture sont de fait nos dénominateurs communs. Ceux qui nous invitent au respect de l'environnement et de la beauté de nos paysages. Ce sont, au plus profond de nous, les fondements de notre projet commun pour la Sologne que nous aimons.



Langage épuré

Présentation de l'artiste.

06

Cette symbiose fragile et nécessaire

Présentation de la résidence
et de l'exposition

Si tu laisses vivre l'étang, il disparaît.

09

Une autre vie

Entretien réalisé avec Floriane Pilon.

18

Si tu as une propriété sans étang, tu as raté ta vie!

Entretiens menés avec des habitants
participant à la résidence.

21

Habité par des sorcières

Entretien avec Bertrand Sajaloli,
géographe, Université d'Orléans.

30

Œuvres exposées

35

Légendes

52

Remerciements

53

Langage épuré

**Floriane
Pilon**



Née en 1991, Floriane Pilon vit et travaille à Paris. Elle se consacre principalement à la création d'installations où l'espace et le travail sur la matière jouent des rôles essentiels. La provenance des matériaux, leurs transformations et leurs mises en espace amènent Floriane Pilon à réfléchir à la relation de ses œuvres avec l'environnement. Elle tire du sens à la fois des références que son travail convoque et des processus de création auxquels elle recourt. En investissant des techniques artisanales, l'artiste encourage une conscience aiguë du corps dans son engagement avec la matière. Son travail se situe à la frontière entre l'abstrait et le figuratif. Dans un langage épuré, ses œuvres combinent force et fragilité.

C'est en 2022, lors d'une résidence au Parc Naturel des Caps et Marais d'Opale, que Floriane Pilon commence à s'intéresser aux zones humides. Invitée à travailler autour de deux rivières du Pas-de-Calais, elle explore leurs bassins versants respectifs. L'année suivante, c'est sur la narse de Nouvialle dans le Cantal que l'artiste concentre ses recherches. Ces deux résidences avaient pour objectif de faire évoluer les représentations des rivières et des zones humides, en incitant les habitants et les acteurs du territoire à reconnaître et valoriser leurs richesses : la biodiversité qu'elles abritent, leur rôle crucial dans le façonnage du paysage ainsi que leurs dimensions économiques et patrimoniales.

À chaque fois, la première phase était consacrée à des échanges avec des scientifiques, des techniciens et des élus afin de saisir les enjeux spécifiques. La seconde phase impliquait la rencontre avec des habitants, qui devenaient

des partenaires essentiels dans la création d'œuvres en lien avec ces thématiques. En articulant le documentaire et l'artistique, Floriane Pilon parvient à susciter une prise de conscience des enjeux environnementaux par le prisme d'une approche sensible. Soucieuse d'ancrer ses créations dans un contexte précis, l'artiste a également livré son premier 1 % artistique entre ces deux résidences. Cette œuvre in situ, réalisée en vannerie et céramique, inaugure le nouveau lycée de Sommières dans le Gard, avec pour point de départ, encore une fois, la thématique de l'eau.

on croit que c'est calme
mais ça grouille de vie

C'est calme, on croit
mais dans cet étang
il y a une vie qui grouille
et qui ne se voit pas.
C'est comme un monde
caché sous la surface.
Il y a des poissons, des algues,
des insectes...
Tous ces êtres qui vivent
ensemble et qui se nourrissent.
C'est un écosystème complexe
et fragile.

Si tu laisses vivre l'étang,
il disparaît.
C'est parce que
l'homme veut le contrôler,
le transformer.
Mais la nature a ses secrets,
ses forces.
Elle résiste à nos tentatives
de la dominer.

On croit que c'est calme,
mais ça grouille de vie.
C'est un monde caché,
un monde qui se nourrit,
qui se reproduit.
C'est la vie qui se bat
pour survivre.

LES PÊCHES QUI SONT
DANS L'ÉTANG

LES PÊCHES QUI SONT
DANS L'ÉTANG

LES PÊCHES QUI SONT
DANS L'ÉTANG

LES PÊCHES QUI SONT
DANS L'ÉTANG

LES PÊCHES QUI SONT
DANS L'ÉTANG

LES PÊCHES QUI SONT
DANS L'ÉTANG

Cette symbiose fragile et nécessaire

Présentation de la résidence et de l'exposition *Si tu laisses vivre l'étang, il disparaît.*

De 2021 à 2023, la Communauté de communes du Grand Chambord a entrepris la réalisation d'un Atlas de la biodiversité, c'est-à-dire un inventaire des milieux et des espèces, plantes et animaux sur le territoire. Dans le sillage de cet inventaire scientifique et technique, le Grand Chambord a invité Floriane Pilon en résidence pour travailler sur le sujet plus circonscrit de la biodiversité des milieux humides.

L'artiste a orienté ses recherches sur les zones humides de Sologne, sur les étangs, les mares et les prairies humides ainsi que sur le Cosson et le Beuvron. Avec ses 60 hectares de milieux humides, dont 87 sites d'importance nationale, la Sologne constitue un patrimoine exceptionnel de biodiversité. Ces espaces, où l'eau est le facteur clé, abritent des espèces uniques et jouent un rôle crucial pour le vivant.



Les étangs de Sologne sont des témoins silencieux de l'interaction séculaire entre l'humain et la nature. Ces étangs, bien que créés artificiellement, sont devenus des lieux de vie précieux pour une biodiversité exceptionnelle. Par le titre de l'exposition *Si tu laisses vivre l'étang, il disparaît*, Floriane Pilon met en évidence cette symbiose fragile et nécessaire entre l'humain et le vivant.

L'intitulé de l'exposition trouve sa source dans une réalité écologique soulevée par un naturaliste : si les étangs ne sont pas entretenus, ils se referment, la végétation envahit progressivement l'espace aquatique, les forêts avancent et l'envasement asphyxie la vie. Or, les vidanges traditionnelles des étangs et l'entretien qui a lieu durant leur mise en assec maintiennent le milieu en bonne condition. Dans ce cas, l'intervention humaine ne nuit pas à la faune et à la flore, elle favorise au contraire leur diversité, encourageant une grande variété d'espèces, tant végétales qu'animales.

La démarche de l'artiste a débuté par des rencontres avec les acteurs locaux et des experts de ces zones humides pour comprendre les enjeux de ces milieux. Les propositions artistiques présentées dans l'exposition sont à la fois documentaires et artistiques. Documentaires, car elles se basent sur les témoignages, relevés scientifiques et données collectées auprès des services techniques, des acteurs de terrain et des habitants. Artistiques, car elles traduisent ces observations en formes visuelles saisissantes et poétiques, relevant d'un travail graphique, sculptural et littéraire.

À travers ses œuvres, elle met en lumière des phénomènes et des données scientifiques souvent méconnus ou ignorés, tel que le rôle crucial des zones humides dans la reproduction de nombreuses espèces ou encore, par exemple, l'importance et l'intensité de la vie nocturne de ces milieux. Par des approches sensibles et esthétiques, elle souhaite susciter chez les habitants une prise de conscience de l'importance vitale de ces milieux pour de nombreuses espèces, tant terrestres qu'aquatiques. L'exposition souligne l'interdépendance complexe entre les différents éléments de ces écosystèmes qui demeurent des habitats fragiles.

Des œuvres sont présentées non seulement dans l'espace d'exposition du Pressoir, mais également en différents lieux de l'espace public de la Communauté de communes, à l'exemple de *L'heure bleue* et de *Ici l'eau coule encore*.

Des habitants du territoire ont été invités à intervenir à certaines étapes de la création des œuvres. Cette collaboration a pris plusieurs formes : des temps d'échanges autour des notes de l'artiste sur les zones humides, la collecte de matières naturelles, la réalisation de photographies, le modelage d'une œuvre en argile ou encore la réalisation d'une teinture végétale. Ces interactions ont permis d'enrichir le processus créatif tout en approfondissant la compréhension et la sensibilisation aux enjeux environnementaux locaux.

Pour la scénographie de l'exposition, l'artiste a choisi un dispositif de cartels à deux voix. Les œuvres plastiques, volontairement plus silencieuses, sont accompagnées de deux discours : celui de l'artiste, expliquant son geste et l'implication des habitants, et celui du naturaliste, mettant en lumière les enjeux soulevés par l'œuvre. Ainsi, les mots répondent aux formes, les cartels explicitent tout en préservant l'intégrité et la force évocatrice des œuvres elles-mêmes.

L'heure bleue

bande sonore, 18 minutes 41

Durant la première semaine d'ouverture de l'exposition, un enregistrement sonore d'une vingtaine de minutes est diffusé au cœur du village de Bracieux, chaque soir à la tombée de la nuit. Cet enregistrement capture l'ambiance nocturne des mares forestières, avec les chants des oiseaux, les coassements des grenouilles et d'autres sons de la nature, plongeant les auditeurs dans l'univers sonore des zones humides et les sensibilisant à la richesse de ces écosystèmes. La tombée de la nuit marque le point de départ de cette vie nocturne intense.

Ici l'eau coule encore

impressions sur papier,
25 × 36 cm

Cette œuvre associe photographie et écriture pour piquer la curiosité des habitants de la Communauté de communes et de ses vacanciers. Composée de 256 affiches imprimées en encre argentée sur papier noir, elle présente des phrases sélectionnées avec la complicité d'un groupe d'habitants à partir de notes prises par l'artiste lors d'échanges avec des experts des zones humides du territoire. Ces paroles ont été choisies pour leur aspect surprenant ou important. Parmi ces affiches, 12 décrivent une espèce spécifique sans la nommer, laissant au visiteur le soin de deviner de quel animal il s'agit. Ces bribes de paroles, assemblées sans majuscule pour créer un flux continu, évoquent par l'encre argentée le miroitement de l'eau et la couleur utilisée par les brigades spécialisées pour inventorier la faune nocturne de la forêt. Les photographies qui constituent le fond de chaque affiche représentent la surface de l'eau de plusieurs zones humides du Grand Chambord.

«J'aime porter une attention à la parole de chacun. Au début de la résidence, j'ai rencontré plusieurs personnes, des experts des zones humides comme des habitants. Ils m'ont parlé de ces milieux. Cela m'a fascinée de collecter leurs paroles dans un flot continu, sans ponctuation. J'écoutais chacun, leurs mots, leurs syntaxes, leurs regards sur le milieu. C'était comme découvrir un autre monde, leur monde, à travers leurs voix. Cela m'a aussi fait mesurer la distance, immense, que j'entretenais avec cette flore, cette faune.»

Glycéries

céramiques, dimensions variables

Cette œuvre en céramique s'inspire de la reproduction des tritons, mettant en lumière un comportement méconnu. L'artiste a invité les habitants à plier, comme le ferait un triton femelle, une feuille de glycérie aquatique et à y déposer un ou deux œufs. Les feuilles de glycérie ont été agrandies à une plus grande échelle pour rendre ce phénomène visible et compréhensible. En jouant ce geste, l'œuvre souligne l'importance cruciale des mares pour la reproduction d'animaux qui n'y vivent pas en permanence. Les tritons, par exemple, n'habitent ces plans d'eau que pour se reproduire. Cette œuvre montre également que la faune est dépendante de la flore pour sa survie et son développement.

Immergés

vase, 6 × 1,20 m et 0,70 × 1,20 m

Plusieurs photographies subaquatiques sont retranscrites, comme imprimées, avec de la vase sur les murs de l'espace d'exposition. L'artiste a collaboré avec une association de photographes, les invitant à immerger leurs objectifs dans l'eau pour explorer et affiner leurs regards sur le monde aquatique. L'utilisation de la vase comme matériau d'impression est symbolique : elle constitue une source essentielle de nutriments pour la faune et la flore aquatiques. L'artiste souligne ainsi l'importance fondamentale de la vase dans l'écosystème, sa richesse et son rôle crucial dans le maintien de la biodiversité.

« Que se passe-t-il sous l'eau ? C'est la question que nous nous posons, nous humains, lorsque nous regardons ces milieux sans jamais pouvoir les pénétrer. J'ai demandé à une association de photographes d'enquêter. Ils ont tenté de révéler cet écosystème si différent du nôtre. J'ai sélectionné ces photographies qui montraient le flottement de la végétation, la suspension des matières, l'entremêlement des tiges... »

Relevés

bois, 1,90 m

Cette œuvre se compose de piquets en bois, chacun d'eux ayant été planté par un habitant du territoire dans une zone humide de son choix à la mi-mai. L'artiste a demandé aux participants d'effectuer un relevé du niveau d'eau tous les douze jours jusqu'au montage de l'exposition, marquant chaque mesure par une entaille numérotée sur le bois. L'œuvre dévoile la transformation de la matière, tant celle immergée dans le sol que celle en contact avec l'eau. Cette expérience montre la variabilité des niveaux d'eau du bassin versant, révélant que les hausses et les baisses ne sont pas homogènes. Par exemple, certaines mares sont alimentées uniquement par la pluie, d'autres par une nappe phréatique, et d'autres encore par le drainage des champs voisins. Cette installation souligne les différentes dynamiques hydrologiques des zones humides tout en engageant les habitants dans une observation active et participative de leur environnement.

Ronces

teinture végétale sur voile
de coton, 5 m x 1,50 m

L'œuvre se déploie sous la forme d'un fin voilage teint avec une décoction de ronces prélevées dans les zones humides du territoire. La ronce possède un pouvoir colorant capable de produire des nuances allant du gris anthracite au mauve. Au-dessus de la teinture, on devine le contour de feuilles et de tiges, imprimées et martelées sur le tissu. Le voile de coton, léger et doux, contraste avec la ronce, piquante et robuste. Les ronciers, impénétrables pour nous humains, sont des habitats essentiels, des lieux où la faune trouve refuge et nourriture. Suspendu dans l'espace, ce voilage fait office de seuil. Il instaure un autre rapport avec l'espace, plus intime et délicat.

«D'un côté, il y avait ces ronces, toujours présentes lors des sorties de terrain. Parfois entre l'étang et la forêt, parfois en train de refermer une zone humide aux abords d'une rivière. De l'autre côté, il y a eu une rencontre avec Marie-Françoise, qui se passionne pour les teintures végétales. C'est de ce croisement que l'idée m'est venue.»

Une autre vie

Entretien réalisé avec Floriane Pilon
à l'issue de sa résidence.

Après deux résidences dans le Nord-Pas-de-Calais et dans le Cantal, il s'agit de votre troisième résidence sur les zones humides. Pouvons-nous dire que c'est un de vos terrains de prédilection ?

Les zones humides, excepté les abords des fleuves ou des rivières majeures, sont souvent moins identifiées que d'autres éléments paysagers comme nos forêts par exemple. Pourtant, elles jouent un rôle tout aussi crucial dans notre environnement. Ainsi, effectivement, elles forment une thématique récurrente dans mon travail, plaçant l'eau au centre de ces questionnements. L'eau croise de nombreuses problématiques essentielles. Dans cette résidence, l'eau est liée au vivant, mettant en lumière l'importance des écosystèmes humides. Mais l'eau pose aussi la question des crues, des sécheresses, du climat, de nos usages et donc de l'activité agricole, mais aussi industrielle. L'eau influence nos paysages lorsqu'elle ruisselle. Elle est liée aux questions d'urbanisme, à la façon dont on dessine nos villes. En cela, le sujet est inépuisable et captivant.

Pendant votre première semaine de résidence en Grand Chambord, vous avez recueilli plusieurs témoignages de naturalistes sur les zones humides, leur environnement, leur faune, leur flore ou encore leur gestion. Dans votre exposition, vous vous êtes concentrés sur des sujets très précis. Comment avez-vous procédé pour faire des choix ?

J'ai cherché à me référer, et donc à mettre en évidence des phénomènes que l'on connaît mal, qui se dérobent à notre vue. En cela, l'exposition n'est pas exhaustive, elle s'inscrit dans les contraintes de temps de la résidence, soit trois semaines de création et une semaine de montage d'exposition. Par exemple, j'ai choisi de mettre en lumière le triton plutôt que la salamandre qui occupe déjà une place importante dans l'imaginaire des habitants. Ce choix est à l'image de la commande du Grand Chambord, qui a choisi à travers cette résidence d'attirer l'attention sur les mares, les étangs et les petites rivières du territoire plutôt que sur la Loire. Il m'a paru important de souligner le rôle crucial de ces milieux dans la reproduction de nombreuses espèces, fait là encore méconnu. Autre exemple, j'ai capturé par un enregistrement l'ambiance sonore

d'une mare forestière au crépuscule, car nous désertons ces milieux à la nuit tombée pendant que cette vie s'agite. Ou encore, j'ai invité des photographes à plonger leurs objectifs sous l'eau afin de tenter d'atteindre ce à quoi nous n'avons pas accès, bipède terrestre que nous sommes.

Quand on regarde les différentes œuvres produites durant la résidence et exposées, on est frappé par la diversité des médiums, des supports et des matériaux. Comment expliquez-vous cette pluralité?

Je tire souvent le sens de mes créations du processus mis en œuvre pour ériger les formes. Ainsi, selon le phénomène qui m'inspire, l'information scientifique, telle ou telle technique va me sembler plus parlante, résonnant davantage avec le sujet. Le choix du procédé devient alors essentiel. Ce lien intime entre le sujet et la méthode utilisée permet de renforcer l'expression et l'impact de chaque pièce. On peut remarquer aussi une place importante accordée au texte dans cette exposition. Ce travail littéraire qui vient en parallèle des formes plastiques est de mon point de vue très complémentaire à la photographie, à la céramique et à la teinture par exemple, qui sont plus muettes. Les mots, avec leur force, leur adresse qui est plus directe et aussi très impactante, créent à mes yeux, aux côtés des œuvres plus formelles, une belle convergence.

Certaines de vos œuvres sont disséminées dans l'espace public en détournant des objets de notre quotidien (affiche, système de sonorisation d'un lieu public). C'est une technique que vous utilisez souvent dans votre travail. Pourquoi?

Ces formes s'adressent à tous. Dans l'espace d'exposition, on s'adresse déjà à un certain public, alors que dans la rue, sur les vitrines des commerces, on touche un public beaucoup plus large. J'aime surprendre, faire en sorte que l'œuvre s'introduise dans le quotidien des habitants, et plus largement des passants, et aille à leur rencontre. L'œuvre n'est ainsi plus isolée et réservée à un espace muséal, mais elle invite les passants à une interaction spontanée et inattendue. Cela permet de créer un dialogue plus direct avec les visiteurs, de sensibiliser un plus grand nombre de personnes aux thèmes que j'explore et de les inviter de façon détournée à se rendre à l'exposition.

Vous utilisez souvent la terre dans votre pratique (sérigraphies d'argiles ou de vases, céramiques en porcelaine ou en grès). Quel est votre rapport à ce médium?

C'est le travail de l'argile qui m'a amenée à faire des études dans une école d'art. La diversité des aspects qu'elle peut avoir (humide, plastique, sèche, friable, dure, brillante, matte, claire, sombre...) ainsi que la diversité des techniques qui permettent de la travailler (moulage, estampage, coulage, modelage...) lui confèrent un fort caractère expressif. J'y reviens très souvent et j'aime aussi l'associer à d'autres matériaux. Petit à petit, j'ai commencé à me demander ce qu'était réellement cette matière que j'avais entre les mains, d'où elle venait et quel

rôle elle jouait dans le milieu d'où elle avait été prélevée. Ainsi, j'en suis venue à ne plus travailler exclusivement avec l'argile que l'on achète pour le travail de la céramique, mais plus largement avec la « terre », ce qui a permis d'insuffler à mes œuvres une dimension symbolique. Dans l'exposition, c'est pour cette même raison qu'a été réalisée en vase d'étang la retranscription d'une photographie subaquatique. Car c'est bien cette matière organique en décomposition (et qui constitue un terreau indispensable à la vie) qui rend visible ce qui se passe sous l'eau.

Pendant votre résidence, certaines de ces rencontres ou certains lieux vous ont-ils particulièrement marqué ?

Ce qui m'a le plus marqué, ce sont les personnes que j'ai rencontrées, qui se référaient constamment aux zones humides pour parler de la Sologne. Cela me touche de voir cette identité culturelle si profondément liée à son environnement.

Ensuite, je peux parler d'une expérience particulière. C'est lorsque j'ai suivi dans les mares forestières la brigade de l'Office National des Forêts dédiée au recensement des batraciens. Pendant plusieurs heures, en pleine nuit, j'ai arpenté ces milieux qui, déjà intimes en plein jour, deviennent encore plus mystérieux et fascinants la nuit. La faune, qui vit principalement la nuit et se cache davantage le jour, révélait alors une autre vie. Ce moment était réellement excitant et singulier.

Quels mots utiliseriez-vous pour qualifier le paysage du Grand Chambord ?

Si je pense aux milieux humides desquels s'inspire l'exposition, je dirais intrigants, enchanteurs, fragiles et intimes.

Quelles sont vos influences, vos inspirations ?

Tout ce que me racontent les experts et les personnes qui vivent en milieux humides est précieux. Tout d'un coup, ils arrivent et partagent leur regard avec leurs mots, incarnent et me décrivent leur appréhension de ces milieux, tentant d'évoquer cette relation parfois étonnante, décevante ou captivante. À travers ces témoignages, tout émerge. Parfois, il y a une rigueur scientifique, d'autres fois, un partage poétique ou spontané. C'est dans les plis de leurs expériences que je puise de l'inspiration. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas commencé à produire tout de suite, dès les premiers jours de résidence, ni tenté d'activer un protocole pensé au préalable. J'ai laissé du temps à la rencontre, accordant des moments d'échanges et de récoltes. Ce temps d'écoute et de compréhension m'a permis de recueillir des informations et des impressions pour ensuite ériger des formes.

Si tu as une propriété sans étang, tu as raté ta vie!

Entretiens menés avec des habitants participant
à la résidence.

**Entretien avec Danielle, membre du club photo Imag'In
de Huisseau-sur-Cosson, habitante de Neuvy.**

Où habitez-vous ?

J'habite Neuvy depuis 2021. Je viens en Sologne depuis plus de 20 ans.
Je suis Belge. Cela s'entend peut-être un peu !

**Est-ce que vous avez l'habitude de vous promener près des mares,
des étangs ou des rivières de Sologne ?**

Oui. À Tour-en-Sologne, il y a un circuit à vélo où il y a plusieurs étangs
assez intéressants, plein d'oiseaux. Je vais à l'étang de Montrieux
et de Malzone. Ce qui m'intéresse dans les étangs, ce sont les oiseaux.
Il faut qu'il y ait de l'eau, mais pas trop. Il faut y arriver avant que tout
ce petit monde ne se réveille, aux petites heures du matin, et attendre.
En tenue de camouflage, aucun mouvement et silence. On écoute
les oiseaux et on s'imprègne du lieu.

Vous faites des photographies à l'affût. En quoi cela consiste-t-il ?

C'est tout un processus. Je suis en voiture et je regarde tout ce qui se
passe. Je repère, je reviens en tenue de camouflage aux heures propices
et je ne bouge plus. On m'a déjà pris pour un policier, un cambrioleur
ou un détective privé ! Je trouve que c'est très excitant, surtout quand
les animaux viennent à moi.

Êtes-vous particulièrement fière d'une de vos photographies?

J'ai fait quelques photographies de hérons pourprés. Il est vraiment difficile à photographier, car il est discret et très farouche. Il est venu se poser à côté de moi, c'était palpitant!

Une de vos photographies subaquatiques réalisées dans le cadre de la résidence de Floriane Pilon a été choisie pour les supports de communication. Comment l'avez-vous réalisée?

Je photographie habituellement au-dessus de l'eau, car sinon il faut un équipement spécifique. J'ai des objectifs qui ne sont pas compatibles avec la prise de vue sous l'eau. Je suis allée à Fontaines-en-Sologne avec un smartphone et une pochette étanche. Il y a trois étangs sur le trajet. Je me suis couchée par terre. J'ai pris cette photographie juste en dessous de la surface, en ne bougeant pas, parce que le moindre mouvement crée du trouble. C'est assez chouette parce qu'on regarde autrement.

Entretien avec Bernadette, propriétaire d'une mare, habitante de Tour-en-Sologne.

Depuis quand habitez-vous à Tour-en-Sologne?

J'habite dans cette maison depuis 1981.

Pouvez-vous me décrire votre mare?

La mare est plus ou moins ronde. Il y a quelques marches pour y accéder. J'adore me mettre sur ces marches pour regarder ce qui se passe autour de moi. Il y a de la vie! Des roseaux, des herbes qui se tortillent et se rejoignent dans l'eau, des nénuphars, des roses, des jaunes et des blancs, des iris... On a un grand saule qui est magnifique. On a planté des arbustes rampants. Il y a des grenouilles, des libellules et des papillons. Un héron vient tous les matins.

Depuis quand existe-t-elle? Avez-vous observé des évolutions?

La mare existait déjà quand on a acheté. Elle suit le niveau de la rivière, du Beuvron. Chez tous nos voisins jusqu'aux Ponts d'Arian, il y a des mares, pas franchement naturelles. Au fil des années, on a observé que l'eau montait plus l'hiver, redescendait l'été, mais il y avait toujours de l'eau en continu. Un jour, le Beuvron a débordé et a rejoint la mare mais on avait encore du terrain par rapport à la maison. En 2016, il y a eu une grosse inondation qui a touché les gens sur les rives du Cosson. La veille, un propriétaire a ouvert la bonde de son étang, qui s'est déversé sur Tour-en-Sologne. On a reçu toute l'eau en face de chez nous, chez les proches voisins. Le lendemain, le Beuvron est arrivé dans notre jardin en faisant déborder la mare. L'eau est arrivée à la première marche de la maison. À la suite de cette inondation, le barrage de Tour-en-Sologne a cédé et a entraîné des conséquences sur les habitants, les animaux et les plantes. Le niveau de l'eau évolue en fonction des saisons. L'été, la mare est à sec et le Beuvron manque d'eau. La végétation meurt, les animaux s'en vont. On est anéanti de voir notre mare qui manque de vie. L'hiver, il y a plus d'eau. L'environnement n'est plus le même. C'est un autre paysage qui est complètement différent. Les habitants sont inquiets.

Quels souvenirs avez-vous liés à votre mare?

La mare a été un terrain de jeux formidable pour mes enfants. On avait un petit bateau. On avait aussi construit une cabane dans le jardin avec une tyrolienne qui passait au-dessus de la mare. Les enfants adoraient!

Avez-vous fait une rencontre fortuite près de votre mare?

Une fois, je suis allée ramasser une salade dans mon jardin et j'ai entendu un petit bruit. Je me suis dit que c'était peut-être la chienne de la voisine mais non, c'était deux biches! Il y a souvent des animaux qui traversent le Beuvron, surtout en été où l'eau est basse. Je n'avais jamais vu de biches aussi proches de notre jardin. Quand je suis rentrée à la maison, j'ai dit à mon mari qu'il ne devinerait jamais ce qu'il venait de m'arriver. Mais il m'a dit que lui aussi avait déjà vu des chevreuils.

Avez-vous pour habitude de vous promener près des étangs, mares ou rivières de Sologne?

On adore marcher. On aime aller aux étangs des Ogonnières à Tour-en-Sologne. Il y a une grande balade où on passe par trois étangs. On aime aussi se balader en bord de Loire. Quand j'étais gamine, j'allais avec mes grands-parents aux pêches d'étangs. Mon grand-père aimait bien. Mon père aussi! Le dimanche, on allait pique-niquer en famille au bord de la Sauldre, entre Villeherviers et Romorantin-Lanthenay.

Entretien avec Pascal, gérant de la Rotière à Fontaines-en-Sologne.

En quoi consiste votre activité?

On a trois métiers sur le domaine de la Rotière à Fontaines-en-Sologne. La première activité, c'est la production de poissons, la pisciculture, pour délivrer des poissons sur le marché du repeuplement via les sociétés de pêche, les particuliers, les comités d'entreprise. Ce sont des petits volumes, des productions artisanales. La deuxième activité, c'est de pêcher des poissons et d'en produire pour les marchés de consommation, c'est-à-dire les restaurateurs, les distributeurs, les ateliers de transformation. Et la troisième, c'est une activité d'accueil du public et d'hébergement en meublé touristique pour recevoir principalement des pêcheurs sur un parcours de pêche. La pêche est exclusivement en *no kill*, c'est-à-dire qu'on manipule avec précaution les poissons avant de les rejeter à l'eau, de façon à respecter la notion de bien-être animal. En réalité, c'est servir tout ce qui a trait au marché de la pisciculture : repeuplement, consommation et activité de loisirs, ce qu'on appelle l'aquatourisme, le tourisme par l'aquaculture.

Depuis quand possédez-vous La Rotière?

C'est une propriété de famille. Au départ, il y avait un étang et une forêt. À partir de 1989, il y a eu un travail de modernisation et d'investissement puisque j'ai créé la pisciculture de la Rotière. On a construit des bassins supplémentaires, une écloserie, des systèmes de stockage, de façon à professionnaliser l'activité qui était avant une activité traditionnelle de pêche d'étang. On est passé d'un étang de 4 hectares à une pisciculture qui en fait à peu près 20.

Ces étangs ont-ils une spécificité?

Par rapport à des étangs traditionnels de Sologne, ce sont des outils relativement modernes où on peut remplir et vider à n'importe quel moment de l'année. Un étang traditionnel de Sologne a une production de l'ordre de 100 à 150 kilos de poissons par hectare par an. Nous, on peut monter jusqu'à 2 tonnes de poissons par hectare parce qu'il y a la maîtrise de l'eau, l'électricité partout, des systèmes de nourrissage... Ce n'est pas de la pisciculture intensive, mais c'est de l'extensif amélioré.

Quels poissons se trouvent dans ces étangs?

On a tous les peuplements traditionnels de Sologne avec les poissons blancs, les poissons de fourrage, les gardons, les rotengles, les tanches, les brèmes et les carpes. On a toutes les variétés de carpes, cuir, commune et miroir. On a aussi tous les carnassiers, les brochets, les sandres, les black-bass, les perches et les silures. On a une diversité en production intéressante pour le repeuplement.

Les poissons sont-ils menacés par des prédateurs?

Les oiseaux piscivores, les hérons, les aigrettes, les balbuzards pêcheurs, ce sont des oiseaux traditionnels qui existaient autrefois. Les cormorans, eux, sont des super prédateurs! Ce sont des oiseaux de mer qui sont venus coloniser les terres. Ils pêchent en pleine eau et arrivent en grand nombre. Les plans d'eau ne peuvent pas supporter cette prédation. Nous, on a la chance de pouvoir protéger nos sites parce qu'il y a une surveillance constante journalière avec le pisciculteur, et qu'on a des autorisations légales de tirs et d'effarouchements. Sur des sites isolés, c'est un gros problème puisque les étangs sont pillés. Aujourd'hui, on a une déprise aquacole, c'est-à-dire que des gens abandonnent la gestion de leurs étangs parce qu'ils en ont marre de tout se faire manger. Cela pose des problèmes en matière de biodiversité puisque quand vous arrêtez l'exploitation d'un étang, vous perdez 50 % de la biodiversité. En Sologne, seuls 10 % des étangs sont encore exploités.

Vous souhaitez faire connaître les poissons d'étang, moins connus et consommés que les poissons de mer. Pourquoi?

On ne va pas dire les poissons « moches » mais on va dire les poissons « oubliés ». Avec la facilité des transports frigorifiques, le développement de la pêche, les poissons de mer ont supplanté les poissons d'eau douce. On est dans une région où traditionnellement ces poissons étaient consommés. La Sologne approvisionnait la capitale. Il faut redorer le blason des poissons herbivores, les rendre disponibles dans la restauration collective pour nos gamins. Il faut faire connaître ces produits. Nous sommes soutenus par des chefs locaux qui ont un certain nombre de poissons d'eau douce à la carte. Aujourd'hui, les gens sont en recherche de produits authentiques, locaux et ils sont prêts à retester ces produits.

Comment se passait la pêche d'étang autrefois?

Les pêches d'étangs, qui avaient lieu pendant l'hiver, étaient de véritables fêtes. Il y avait une veillée avec un feu, souvent une buvette. C'était bien arrosé avec de la bernache. Le lendemain, on pêchait l'étang et on vendait les poissons directement sur la chaussée. La dernière année où je l'ai fait, en 1994 ou 1995, en deux jours, on a servi plus de 2000 personnes et fait 90 000 francs de chiffre d'affaires. C'était impressionnant le monde que ça pouvait attirer! Je trouve que ce sont des activités traditionnelles qu'il faudrait réinstaurer. C'est convivial, mais aussi pédagogique. Ça montre aux gens comment une opération de capture de poisson se fait, comment une vidange se fait... Ça, ce sont des choses auxquelles je crois pour le futur. On pourrait recréer des événements autour de la pisciculture traditionnelle. Il y a la fête de la fraise, pourquoi ne pas faire la fête du poisson?

Entretien avec Élie, propriétaire du domaine des Grands Coudrays et président de l'association Des Racines et des Rêves, et Marie-Anne Bédier, trésorière.

Depuis quand la propriété des Grands Coudrays est-elle dans votre famille ?

Élie — Depuis 1875. Ma mère a hérité de ses parents, qui l'avaient hérité de leurs parents... C'est une propriété qui a été transmise de génération en génération. Aujourd'hui, nous mettons tout en œuvre pour que ce lieu soit préservé pour sa biodiversité, sa faune, sa flore et ses habitats variés.

Marie-Anne — Pour que la nature soit vraiment protégée en France, il n'y a rien de mieux que la propriété privée et l'engagement des propriétaires. C'est important de dire aux gens que s'ils ont des silos de biodiversité, il faut les préserver. Dans *Manières d'être vivant*, Baptiste Morizot conseille aux gens qui ont envie de s'engager de « trouver un lieu à aimer personnellement et à défendre collectivement ». Cette phrase m'a beaucoup inspirée par rapport aux Grands Coudrays.

Pouvez-vous me décrire les Grands Coudrays ?

M-A — J'ai découvert les Grands Coudrays par mon mari, le fils d'Élie. La première fois qu'on est venu, on s'est perdu, et on est arrivé au milieu de la forêt. Il y a une ferme, un vieux bâtiment. On sent que des gens ont vécu ici. Il y a aussi un étang qui ressemble à une oasis. L'étang d'un petit hectare n'est pas grand. On arrive à l'embrasser du regard. Le lieu est magique, la nature est belle. Quand on se balade, on a l'impression d'être seul au monde.

É — Les Grands Coudrays sont quelque part entre Crouy-sur-Cosson, Thoury et La Ferté-Saint-Cyr. C'est une ferme paumée au milieu de nulle part, en plein milieu de la Sologne. C'est une propriété de 30 hectares qui est attenante à la forêt de Boulogne, séparée par un « saut de loup ». La propriété dispose de 15 hectares de zones ouvertes, ce qui en fait sa particularité et sa richesse écologique. Le problème de la Sologne, c'est que si on la laisse se développer toute seule, elle met des arbres partout. Les parcelles se referment. L'étang, c'est la cerise sur le gâteau ! Dès que mes parents ont hérité, mon père a fait un trou. En Sologne, si tu as une propriété sans étang, tu as raté ta vie ! Le but, c'était la pêche

pour les enfants, pas la biodiversité. Le trou est devenu un étang avec sa bonde. C'est calme, apaisant, reposant.

Avez-vous une histoire, une anecdote à raconter liée aux Grands Coudrays?

M-A — J'étais avec mon mari et mes enfants. On a marché en bottes dans l'eau marécageuse et on a observé un petit ragondin dans son nid. Le petit ragondin était là, en liberté. Il faisait sa vie. Ces moments d'observation de la nature se méritent.

É — J'ai des souvenirs lointains et récents qui sont pratiquement identiques, mais vus sous un autre angle. Si tu vis en Sologne avant les années 1980, ton père est chasseur. Quand j'étais gamin, j'accompagnais papa à l'affût. On attendait pendant des heures que les grandes pattes sortent de la forêt pour brouter et boire dans la prairie des Grands Coudrays. Je craignais toujours qu'un cervidé arrive dans mon dos. Une fois, un cerf s'est approché de nous à contre vent, sans détecter notre présence. J'ai senti son souffle à quelques mètres de nous. La trouille de ma vie! L'année dernière, à la tombée de la nuit, j'ai vu un dague et une biche avec ses deux faons qui jouaient dans la grande prairie. Je les ai observés de longues minutes. Un moment de grâce comme seule la nature peut nous en offrir.

Comment sont entretenus les étangs et celui des Grands Coudrays?

É — Les étangs de Sologne sont souvent interconnectés les uns aux autres par des fossés. Le nôtre est alimenté uniquement par la pluie de ruissellement des champs alentour et par une source naturelle dans sa « queue ». Jusqu'aux années 1970, il y avait une forte activité piscicole en Sologne. On vidangeait l'étang et pêchait les poissons à l'épuisette tous les trois ans. Pour son bon entretien, l'étang doit être vidé, pêché et laissé à sec pendant plusieurs mois pour que la vase se dépose, sèche et minéralise. Nos ancêtres cultivaient même le sarrasin dans les étangs en « assec », profitant d'une terre fertile en minéraux et oligo-éléments. Si les étangs ne sont pas entretenus régulièrement, ils s'ensavent, les plantes ne se régénèrent plus, les poissons, les amphibiens, les odonates n'ont plus à manger. L'écosystème s'asphyxie et l'étang meurt. C'est malheureusement de plus en plus le cas en Sologne. De plus, il y a un ennemi qui colonise les étangs depuis quelques années, c'est le cormoran. À la différence des hérons qui attrapent quelques poissons

pour se nourrir, les cormorans pêchent en meute, plongent et mangent leur équivalent en poids par jour de poissons. Ils vident les étangs de leurs poissons, ce qui n'encourage pas la pisciculture et l'entretien des étangs par les propriétaires privés. Un de nos projets est donc de remettre en vie l'étang, car il n'a pas été entretenu depuis maintenant trop longtemps! Les inventaires réguliers faits par des naturalistes vont nous permettre de suivre au fil des années l'évolution de l'écosystème et d'adapter nos actions pour encourager l'hospitalité active de la vie sauvage et de la biodiversité sous toutes ses formes, faune, flore, habitat.

Vous avez créé une association qui s'appelle *Des Racines et des Rêves*. Pourquoi?

M-A — Ce qui m'anime, c'est la protection de la nature avec cette idée de recréer des relations entre les hommes et la nature. Avec l'association *Des Racines et des Rêves*, créée en 2023, je peux y réfléchir concrètement à mon échelle. C'est un projet de préservation, mais aussi d'animation et de liens avec d'autres acteurs du territoire. Être une association permet d'embarquer dans l'aventure des personnes avec des compétences et des visions différentes. Le but est de montrer toutes les potentialités d'un lieu comme les Grands Coudrays où plusieurs choses peuvent coexister ensemble.

Habité par des sorcières

Entretien avec Bertrand Sajaloli, maître de conférences en géographie à l'université d'Orléans; vice-président du réseau Centraider; groupe d'histoire des zones humides.

Comment pourriez-vous définir ce qu'est la géographie culturelle ?

La géographie culturelle n'est pas la géographie des faits culturels. C'est une posture scientifique qui érige la culture en agent, en moteur et en facteur essentiels de la fabrique de l'espace dans lequel on vit. Paul Claval est le géographe français spécialiste du sujet. On peut donc reprendre ses mots pour la qualifier. La culture est d'abord héritage; elle est faite de l'ensemble des acquis transmis par les générations qui précèdent. La culture est ensuite expérience : les enfants, les femmes et les hommes n'acceptent pas passivement ce qui leur est proposé. Ils ont à faire face à des circonstances particulières, savent ce dont ils ont besoin et ce qui leur est inutile, font la différence entre les règles qui devraient s'imposer partout et toujours parce qu'elles sont absolues, et les accommodements qu'impose l'existence. La culture est enfin projection dans le futur : elle est ce qui donne un sens à la vie en montrant ce vers quoi nous allons, et en l'opposant parfois à ce vers quoi nous devons aller. C'est parce qu'elle fait ainsi le pont entre le passé, le présent et le futur que la culture est plus qu'un ensemble de recettes mis à la disposition des individus ou des groupes : elle est ce qui oriente l'action, lui donne un sens, crée l'espoir, mobilise les énergies ou condamne au désespoir. Il faut considérer la culture comme l'ensemble de ce que les hommes ont acquis et qu'ils ne cessent de remodeler et de bricoler pour bâtir les plans de leur futur.

Appliquée aux milieux humides, sur quoi la géographie culturelle permet-elle de travailler? Quels sujets peuvent-ils être abordés? Selon quelles méthodes? À partir de quelles sources?

Pionnières dès le Néolithique de l'occupation humaine des territoires continûment et intensément aménagés depuis, les zones humides occupent une place singulière dans la perception de l'environnement. Coins de vraie nature, supposées vierges de toute intervention humaine et, à ce titre, érigées en édens relictuels, elles sont également dépréciées, associées à l'insalubrité, à l'impur et à l'arriération sociale et, dès lors, combattues et asséchées. Cette ambivalence illustre l'écart existant entre les potentialités économiques et écologiques d'un milieu et les modes de valorisation retenus. Cette tension est particulièrement vive en Occident : les zones humides fournissent donc un beau champ de recherche et d'application pour la géographie culturelle, car, faute de valorisation économique très nette, c'est l'imaginaire de leurs gestionnaires qui commande souvent leurs utilisations et donc leurs paysages.

Les bienfaits des zones humides sont en réalité très nombreux. Alors que ces territoires de l'eau font partie des écosystèmes les moins bien conservés à l'échelle planétaire, ils contribuent très fortement à la biodiversité, et cela à toutes les échelles et dans tous les domaines biogéographiques. En France métropolitaine, ils accueillent un tiers des espèces animales et végétales recensées sur moins de 2 % du territoire, et 45 % des espèces menacées; dans le Monde, sur les 19 500 espèces animales et végétales inféodées à l'humide, 25 % sont menacées d'extinction, notamment dans la zone intertropicale.

À cet apport majeur à la biodiversité générale s'ajoutent des biens et services écosystémiques considérables. Championnes de la productivité primaire, les zones humides fournissent en effet une large gamme de produits agricoles et halieutiques assurant la souveraineté alimentaire de nombreuses communautés humaines. Elles jouent également un rôle géochimique et hydrologique déterminant dans l'épuration des eaux de surface, dans l'atténuation des crues et des étiages, dans la régulation du climat en raison de leur capacité à piéger le carbone atmosphérique, ce qui leur a valu, dès les années 1990, d'être considérées comme des « infrastructures naturelles ». Aujourd'hui, on vante l'importance de leurs services écosystémiques et elles constituent des « solutions fondées sur la nature ». Enfin, supports

d'activités de loisirs et de ressourcement individuel et collectif, les zones humides recouvrent une forte dimension historique et patrimoniale constitutive de l'identité de chaque territoire. Dès lors, la valeur des services écosystémiques des zones humides dépasse celle des zones terrestres.

Aussi, devant tant de bienfaits, comment comprendre l'acharnement contemporain à les voir disparaître? L'image négative des zones humides est consécutive de la pensée occidentale hygiéniste et technicienne du XIX^e siècle, largement relayée par la vision qu'en transmettaient l'Église catholique, la peinture et la littérature : « Rien n'est plus troublant, plus inquiétant, plus effrayant parfois qu'un marécage » (Maupassant, 1886). Miasmes insalubres, antres de toutes les bassesses morales, archétypes de l'arriération économique, les zones humides ont été combattues avec acharnement par les pouvoirs en place qui, les asséchant, voyaient autant de victoires de la civilisation sur la sauvagerie et les forces obscures de la nature!

Le titre de l'exposition de Floriane Pilon est *Si tu laisses vivre l'étang, il disparaît*. Comment comprenez-vous ce titre?

Pour les géographes, la nature est un construit social. C'est-à-dire qu'il n'existe plus en Europe de nature vierge « naturelle » : chaque milieu a été façonné par des millénaires d'interventions humaines. À l'exemple de la Sologne, où les forêts étaient exceptionnelles avant Napoléon III. Il s'agit donc de concevoir la nature comme une somme de potentialités qui sont, dans un système écologique donné, tour à tour choisies par les sociétés humaines. Il faut aussi la percevoir comme une mémoire de toutes ces interventions qui, bien évidemment, interfèrent les unes avec les autres. Ainsi, je suis pleinement d'accord avec le titre de l'exposition : un étang non entretenu, par atterrissement (c'est-à-dire par comblement naturel), disparaît en moins d'un siècle. C'est d'ailleurs le cas de très nombreux étangs en Sologne qui, avec la crise de la pisciculture et la vocation cynégétique vers le grand gibier, ont perdu leurs valeurs économiques. Les bondes ne sont plus entretenues, il n'y a plus de vidange concertée des chaînes d'étangs qui se sédimentent alors, devenant successivement des mares-étangs puis des marais peu à peu enforestés.

Vous avez écrit un article, avec Marie Dagonneau, sur la manière dont les peintres des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles ont représenté les milieux humides. Quelles sont vos conclusions?

La première conclusion réside dans le poids de la culture dans la perception des zones humides. La représentation des zones humides dans l'Ancien et le Nouveau Testament semble en effet toujours guider les regards des peintres, à la fois transmetteurs et médiateurs des sociétés de leur temps. Les milieux humides sont dans ces textes fondateurs de la culture occidentale toujours associés au mal, au péché, à la tentation et à la mort. Il n'est donc pas surprenant que cette vision négative de l'humide, souvent habité par des sorcières ou des êtres malfaisants, ait perduré! La seconde est la diversité des regards selon les zones humides. Les mares, dans un contexte où plus de la moitié des Français étaient encore paysans, sont perçues comme une ressource, les étangs comme des lieux de délasserment et de plaisir, les lacs comme des lieux d'élévation de l'âme et de contact avec le divin. À l'inverse, les marais, et surtout les tourbières, sont associés au surnaturel, au fantastique et à la mort : ils inquiètent. Les assécher est donc une œuvre de bien public qui relève de la morale!

Dans le cadre de sa résidence, Floriane Pilon a mobilisé des habitants qui sont devenus des partenaires dans la création des œuvres à découvrir dans l'exposition. Elle les a notamment sollicités pour connaître leur rapport à ces milieux, leurs usages des lieux et leurs manières d'appréhender ces espaces. Pourriez-vous tenter de dresser, comme pour les peintres des siècles précédents, un panorama des manières contemporaines d'envisager les milieux humides?

Faute d'études précises sur la perception des milieux humides par les habitants de Sologne, je ne peux que vous proposer quelques hypothèses, souvent vérifiées dans d'autres lieux d'eau.

Les gestionnaires publics ou associatifs des milieux humides (collectivités territoriales, associations, établissements publics de coopération intercommunale comme les Parcs naturels régionaux) sont très sensibles au rôle que les zones humides jouent dans l'atténuation du changement climatique en tant que puits carbone. Mais cette vision récente ne traverse guère le grand public qui, après plus de 50 ans de messages en faveur de l'environnement, en perçoit bien les enjeux relatifs à la biodiversité et commence à en voir les services rendus (prévention

des crues, épuration des eaux). Mais le grand public est bien entendu traversé par de nombreuses césures : les femmes plus que les hommes ont une approche collective des lieux d'eau qui font patrimoine commun. Les néo-urbains sont plus attachés à ce qu'ils imaginent être des espaces de nature traditionnels et ruraux, les Solognots de souche se distinguent par les activités qui se pratiquent dans ces lieux. Les chasseurs n'ont pas le même regard que les pêcheurs ou les pisciculteurs, les agriculteurs pas le même que les équipes municipales occupées à la gestion des plans d'eau.

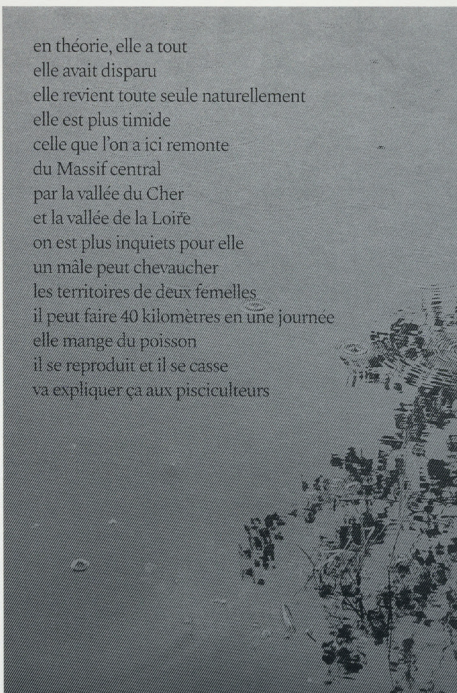
D'une manière générale, l'intérêt pour les zones humides va croissant dans tout le feuilleté culturel et social des habitants de Sologne : bien des mares, beaucoup d'étangs, jadis abandonnés ou comblés, font aujourd'hui l'objet de mesures de réhabilitation. L'imaginaire longtemps hostile aux lieux d'eau tend à s'inverser alors que les atteintes environnementales s'accroissent. L'étang, la mare, le marais parfois... en symbolisant une ruralité disparue et une nature – faussement – perçue en harmonie avec les êtres humains, rassurent, bercent et soulagent!

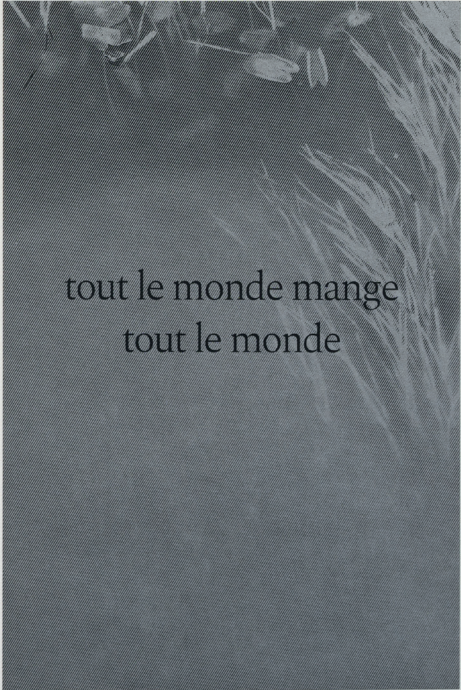


Extrait de *L'heure bleue*, œuvre diffusée au cœur du village de Bracieux par le système de sonorisation public de la commune. À la tombée de la nuit, du 13 au 17 juillet 2024.

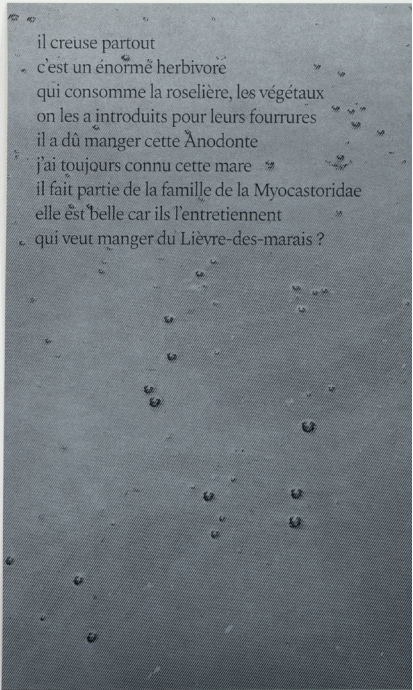


en théorie, elle a tout
elle avait disparu
elle revient toute seule naturellement
elle est plus timide
celle que l'on a ici remonte
du Massif central
par la vallée du Cher
et la vallée de la Loire
on est plus inquiets pour elle
un mâle peut chevaucher
les territoires de deux femelles
il peut faire 40 kilomètres en une journée
elle mange du poisson
il se reproduit et il se casse
va expliquer ça aux pisciculteurs

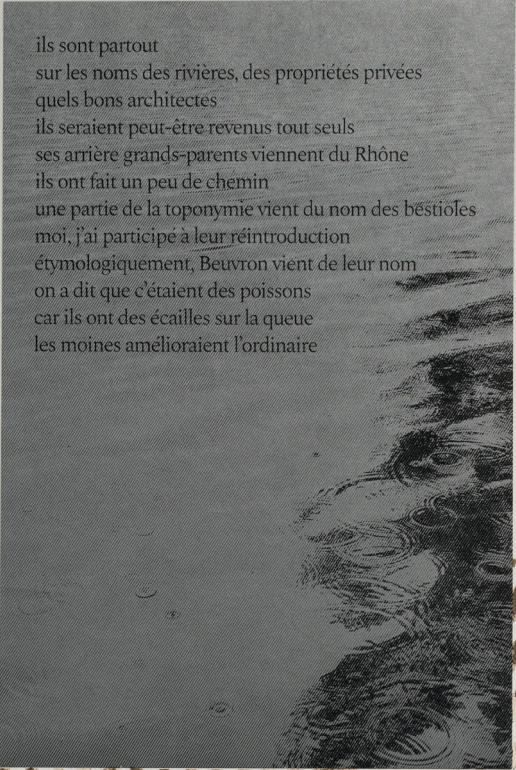




tout le monde mange
tout le monde



il creuse partout
c'est un énorme herbivore
qui consomme la roselière, les végétaux
on les a introduits pour leurs fourrures
il a dû manger cette Anodonte
j'ai toujours connu cette mare
il fait partie de la famille de la Myocastoridae
elle est belle car ils l'entretiennent
qui veut manger du Lièvre-des-marais ?



ils sont partout
sur les noms des rivières, des propriétés privées
quels bons architectes
ils seraient peut-être revenus tout seuls
ses arrière grands-parents viennent du Rhône
ils ont fait un peu de chemin
une partie de la toponymie vient du nom des bestioles
moi, j'ai participé à leur réintroduction
étymologiquement, Beuvron vient de leur nom
on a dit que c'étaient des poissons
car ils ont des écailles sur la queue
les moines amélioraient l'ordinaire



















Relevés

bois, 1,9 m

l'artiste

L'eau ruisselle sur un territoire, à l'échelle d'un bassin versant. On imagine souvent que la pluie fait remonter le niveau d'eau uniformément, mais ce n'est pas tout à fait ça. Pour mesurer ces variations, j'ai demandé à des habitants de venir planter un piquet dans une mare, un étang ou un affluent de la Loire, et de relever le niveau d'eau tous les quinze jours. J'aime observer comment la matière, le bois, se transforme, altérée par son milieu. Aussi bien la partie plongée dans les sédiments, celle immergée dans l'eau, que celle exposée aux rayons du soleil en surface.

le naturaliste

Les eaux ne sont pas si mortes que cela. Au rythme des pluies, sous l'effet du vent et du soleil, les niveaux montent ou descendent. Ces variations impactent les Libellules et la date de leurs émergences, ou encore, obligent les Grèbes à rehausser leurs nids. Loin de la mer et des vagues d'avant en arrière, ici, le rythme est vertical et chacun s'adapte.









Page 4

Immergés (détail), vase.

Page 8

Vue de l'exposition
(rez-de-chaussée).

Page 35

L'heure bleue, bande sonore,
18 minutes 41.

Pages 36 à 39

Ici l'eau coule encore, impressions
sur papier, 25 × 36 cm.

Pages 40 à 43

Immergés, vase, dimensions
variables.

Pages 44 à 47

Relevés, bois, 1,90 m.

Pages 48 à 50

Ronces, teinture végétale sur voile
de coton, 5 × 1,50 m.

Merci!

La Communauté de communes du Grand Chambord et Floriane Pilon remercient l'ensemble des participants et des partenaires qui ont contribué à la résidence de l'artiste et à l'exposition *Si tu laisses vivre l'étang, il disparaît*.

Pour leurs échanges sur les enjeux spécifiques aux milieux humides de Sologne : Alexandre Roubalay de Sologne Nature Environnement; Isabelle Parot de la Fédération départementale de Pêche; Didier Hacquemand, Jérôme Pineau et Anne-Lise Gaillard de l'Office National des Forêts; Maéva Delmotte et Dominique Béguin du Syndicat d'Entretien du Bassin du Beuvron; Élie Gasnier et Marie-Anne Bédier de l'association Des Racines et des Rêves; Pascal Goumain et Thomas Doyen, pisciculteurs.

Pour leur participation aux ateliers de création proposés par l'artiste : Christian, Bernadette, Sabine, Dominique, Alice, Marie-Françoise, Michel et Monique, habitants des communes du Grand Chambord qui ont constitué un groupe de volontaires; Danielle, Hervé, Olivier et Jean-Marie, membres du club photo Image'In à Huisseau-sur-Cosson; Aleyna, Anis, Aya, Enzo, Julie, Maxime, Maélys, Mandy, Mathys, Sara, Tom et Vivien, jeunes du DAME Les Basses Fontaines - Centre Départemental de Soins, d'Accompagnement et d'Éducation du Val de Loire à Crouy-sur-Cosson, et Cécile et Morgane, leurs éducatrices.

Pour le partage de leurs connaissances sur la teinture végétale, merci particulièrement à Marie-Françoise et Sabine.

Merci également à :

Annie Cosson, céramiste, pour la cuisson de l'œuvre *Glycéries* dans son atelier de Crouy-sur-Cosson.

Bertrand Sajaloli, maître de conférences en géographie à l'université d'Orléans, pour sa contribution scientifique à la présente publication.

La commune de Bracieux pour la mise à disposition d'un local de travail.

La commune de Saint-Dyé-sur-Loire pour son aide logistique au Pressoir.

Merci aux contributeurs financiers du projet : La Région Centre-Val de Loire (dispositif du PACT – Projet artistique et culturel de territoire).

Le Pays des Châteaux (dispositif du Fonds de manifestations touristiques).





Directeur de la publication

Gilles Clément, Président de la Communauté de communes du Grand Chambord.

Coordination

Nicolas Blémus, Chef de projet du développement culturel, et Susie Hénaut, Chargée de mission culturelle du Grand Chambord.

Rédaction

Susie Hénaut, Nicolas Blémus et Floriane Pilon, sauf mentions contraires.

Réalisation des entretiens

Susie Hénaut et Nicolas Blémus.

Conseils et corrections

Delphine Collonnier, Hélène Renou, Stephanie Chaumet.

Graphisme

studio Muro.

Crédits photo

© Danielle Dewandeler pour la couverture.

@ Maxime Sanchez pour les portraits de l'artiste, en pages 6 et 55 (en bas à gauche).


© Floriane Pilon pour la photographie d'étang page 35 et les photographies des ateliers pages 54 et 55.


© François Lauginie pour les photos des œuvres et de l'exposition pages 4, 8, 36 à 51.

Impression

ISF (Blois)

wahou.grandchambord.fr

 Wahou - Saison culturelle du Grand Chambord

 wahou_grandchambord



wahou !
saison culturelle | Grand Chambord